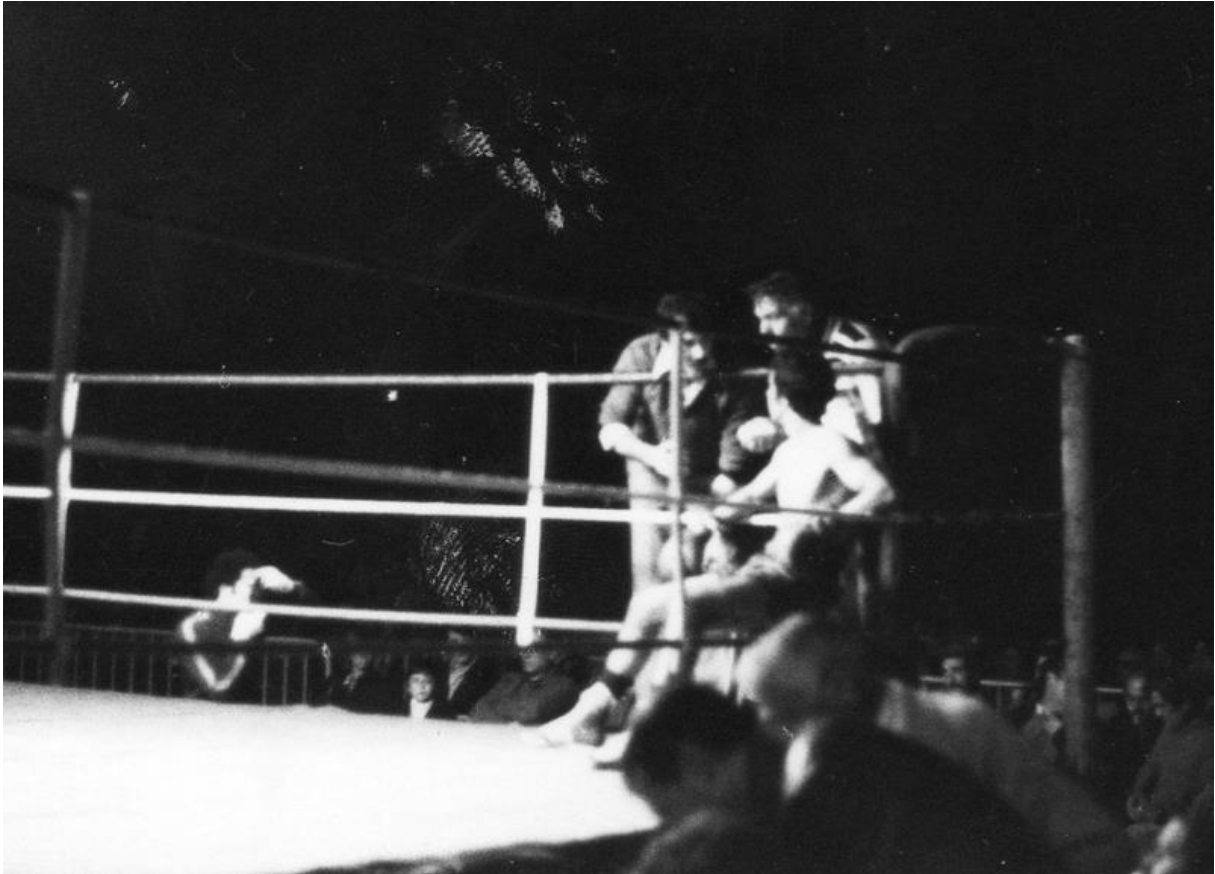


HISTOIRES DE RENCONTRES

une autre perception de la boxe et du rôle de l'entraîneur par Guy Busquets.

Je suis Floiracais de cœur et de naissance mais ça ne m'empêche d'avoir une opinion sur Manuel Lacasa que j'admire pour sa longévité dans sa passion du noble art. Je l'ai côtoyé à plusieurs reprises notamment lors d'une réunion à Auch où j'affrontais le montalbanais Maucourt. Il arrivait que Joachim Fernandez et Manuel Lacasa se suppléaient pour certains déplacements. Un échange de bons procédés qui m'a permis de mieux connaître l'homme. Je retrouvais auprès de lui une philosophie de la boxe et une approche du combat identique à celle de mon entraîneur. Ils étaient issus de la même école. J'étais en confiance. Je m'en remettais entièrement à ses conseils et seuls ceux qui ont pratiqués la boxe savent à quel point les liens entre entraîneurs et boxeurs sont quasiment ceux de père à fils. Une filiation qui va au-delà du cadre sportif. Lacasa aimait ses boxeurs. Le mot n'est pas trop fort. D'ailleurs ce ne sont pas des mots mais des gestes et des attitudes qui expriment le mieux ses sentiments. Pas besoin d'être psy pour le voir. Je l'ai vu au quotidien dans le ring d'entraînement de Palmer que j'ai fréquenté pour le plaisir et non pour les combats. J'avais raccroché les gants depuis pas mal d'années et les circonstances de la vie m'ont poussé dans cette salle au cours de la saison 77/ 78. J'y ai appris beaucoup à ses côtés. J'ai même passé mon premier degré d'entraîneur, un tremplin pour une aventure sportive niçoise où j'ai essayé de transmettre son savoir sa méthode mais surtout son amour de la boxe. Un amour partagé avec la plupart des boxeurs. La boxe est une maîtresse insatiable, possessive, gourmande Elle nous consume tous à petit feu. Sa flamme ne s'éteint jamais. On a beau la tromper avec d'autres sports, d'autres activités, voir même d'autres femmes, on ne peut jamais la plaquer définitivement. Elle n'abdique jamais. Elle revient toujours à la charge refaisant surface quand on s'y attend le moins. Elle ne nous lâche pas qui qu'on puisse devenir. Elle nous colle à la peau et au cœur jusqu'à nos derniers jours. On ne se débarrasse jamais de son parfum. Une odeur de transpiration de cuir et de souffrances. Des souffrances consenties à l'entraînement pour devenir son soupirant, son chouchou, son favori du moment. Un moment de gloire pour certains, des souvenirs pour d'autres. Mais quoi qu'il en soit, on n'est jamais un ancien boxeur. On est boxeur un point c'est tout. Je n'ai jamais pu tirer un trait définitif avec la boxe. Elle a jalonné ma vie de rencontres et d'anecdotes qui me la renvoyait comme

un boomerang. Quand j'ai été incorporé au 57^{ème} RI, je me faisais tout discret. On ne flambe pas quand on se retrouve dans une compagnie commando. On s'écrase. On la ferme. On se fait tout petit. Personne ne me connaissait. Du moins je le pensais. Dans ma classe (66 2A) et dans ma compagnie, il y avait Ibanez Bossuet et Moulia. J'ai appris plus tard que ce n'était pas un hasard. Ils voulaient créer une équipe de Boxe au camp de Souge mais les contraintes de nos activités militaires ne le permirent pas.



Guy Busquets dans le coin de Kamel Bailly (Boxing Club Saint Augustin de Nice) pour les championnats régionaux 1979 salle Vallier à Marseille.

Les rencontres sont quelquefois ratées sur les rings mais réussies dans la vie. C'est ce qui s'est passé avec Victor (Victor Ojeda bien entendu). Nous étions dans des catégories différentes ou les limites fluctuaient en fonction des aléas de la vie de la bonne chère. En me replongeant dans les archives presse de l'époque, j'ai constaté qu'à plusieurs reprises nous aurions pu nous affronter et notamment en championnat lors de demi-finales annoncées. Les tirages au sort ou les pesages ont fait que nous nous sommes seulement rencontrés dans les vestiaires, un endroit qui

n'était pas très causant pour de possibles adversaires. Nous nous sommes rattrapés depuis. Nous causons et nous écrivons. Un point commun que nous avons entre autres. Cinquante ans après nous être croisés dans les différentes réunions de France et de Navarre nous nous affrontons à coups de plume et non de gants. C'est plus sympa vu nos âges. Une sympathie que j'éprouve pour Victor que je découvre après coup. Des coups que nous n'avons pas échangés à vingt ans mais qui nous rapprochent néanmoins. Un rapprochement initié par Germain Blaise dont je ne le remercierai jamais assez d'avoir insisté pour que je prenne contact avec Victor. Il a fait le forcing. Il ne me m'a pas lâché. Il m'a acculé dans les cordes jusqu'à ce que j'abdique et me décide à l'appeler.



A gauche de la photo le bâtiment qui hébergeait au premier étage la salle d'entraînement de Palmerr

Germain habite à deux numéros de chez moi. Je l'ai retrouvé avec plaisir lorsque je suis revenu à Cenon il y a une vingtaine d'années, m'installant à quelques dizaines de mètres de la salle d'entraînement de Palmer miraculeusement rescapée des dégâts du Rocher mais hélas reconvertie à des activités plus pacifiques. « La musique adoucit les mœurs » C'est un cliché aussi aberrant que celui qui fait de la boxe un sport de bourrins. Le rap ou le hard rock ne sont pas bisounours que je sache. Le « tout le monde est beau tout le monde est gentil » est une utopie sociétaire. Dans toute activité, dans tout individu il y a à boire et à manger. Je connais la musique pour avoir travaillé pour elle (Virgin Mégastore) et continué à fréquenter les musiciens. Mon gendre fait partie d'un groupe historique de rock alternatif et mes petits enfants sont des élèves confirmés du

conservatoire de Bordeaux. Quel rapport me direz-vous ? La musique comme la boxe est un travail du quotidien. Un entraînement sans relâche. Une remise en question permanente. Il faut chaque jour faire ses gammes. Le gauche... le gauche... gauche droite ... travailler... travailler ... travailler. Les qualités sportives naturelles n'ont plus cours quand on franchit le cap des dix combats. C'est le travail qui fait la différence. Et même si la boxe est un sport individuel, le collectif a une importance primordiale. Les copains de salles avec qui on échange des coups et des ficelles sont aussi importants que les leçons du maître. Car c'est bien d'un maître qu'il s'agit. La boxe est une école et comme dans toutes les écoles pour bien travailler il faut aimer son professeur et réciproquement. La relation boxeur entraîneur va au-delà du cadre sportif. Elle perdure quoi qu'il arrive. J'avais raccroché les gants depuis quelques années et avait cru tirer un trait définitif avec la boxe, mais quel n'a pas été mon étonnement de voir Fernandez et son épouse venir à la maternité lors de la naissance de ma fille. J'ai très touché. Voir même surpris. Mais avec le recul et l'âge je comprends. J'ai moi aussi été de l'autre côté. Côté coin. Côté responsabilité. Une responsabilité morale qui comme pour Fernandez ou Lacasa tisse des liens indéfectibles avec leurs protégés.



Lacasa et Gaetan



Lacasa et Alain Jumeaux



Lacasa et Manzano

C'est une bonne chose que Victor rende hommage à Manuel Lacasa. Il n'y a pas eu à ma connaissance beaucoup d'ouvrages sur les entraîneurs, ces hommes de l'ombre sans qui, il n'y aurait jamais eu de champions. Des champions et des hommes. Ils nous ont formés. Ils nous ont modelés. Ils nous inculqués leur philosophie de vie. Ce livre n'est pas qu'une biographie. C'est un hommage à tous les entraîneurs. Un hymne à la boxe écrit par ses pratiquants. Un livre choral où tous les boxeurs ont la parole même ceux qui comme moi se sont fondus dans l'anonymat d'un sport qui

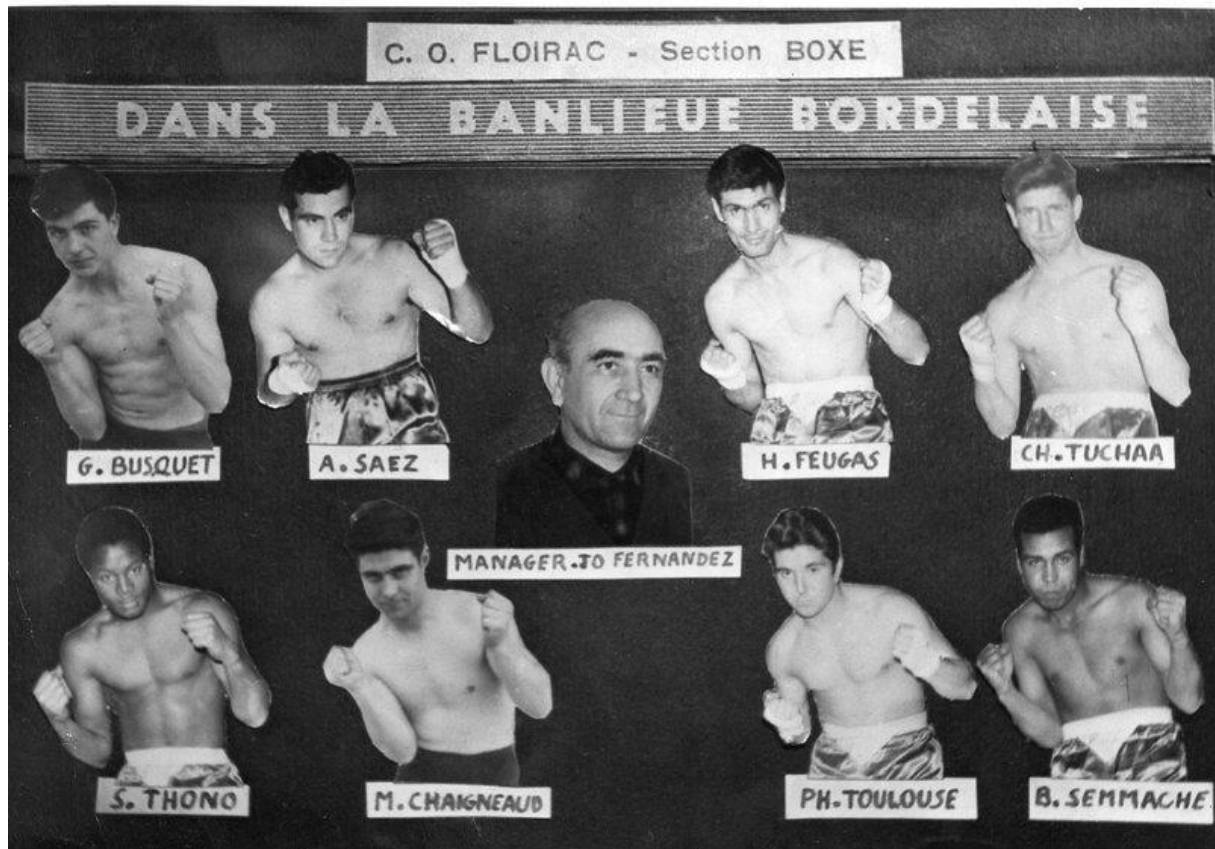
ne retient que les grands. J'ai découvert et pratiqué la boxe par hasard. Par hasard et par proximité. Si j'étais né en montagne j'aurais pratiqué l'alpinisme ou le ski de fond et si j'avais vu le jour dans une ile je serai certainement devenu plongeur ou marin. Le gymnase n'était qu'à quelques centaines de mètres de chez moi. Juste un peu plus loin que la vétuste salle des cadets de la Souys où nous avons pratiqué avec mes frangins la gymnastique de compétition pendant quelques années.

*Extrait de « **mémoires de jours** »*

Excité par son passage à la salle Monrepos Patrick me tombe dessus dès mon arrivée du boulot. Je n'ai pas le temps de me poser qu'il m'embarque vers le gymnase en m'expliquant qu'un boxeur qui s'entraînait seul en frappant au sac l'avait fortement impressionné. Ce boxeur c'était TOULOUSE. Il lui avait parlé. Il lui avait dit que s'il voulait s'entraîner le coach n'allait pas tarder et qu'il pouvait l'attendre. Patrick ne l'a pas attendu. Il est immédiatement venu me chercher. A mon tour je suis impressionné et fasciné par l'ambiance. Une ambiance bon enfant et chaleureuse à l'image de l'homme qui dirige l'entraînement. C'est Joachim Fernandez le nouveau manager de l'Olympique Floiracais que son frère le président du club a débauché de Caudéran. Les deux frères nous expliquent l'essentiel et nous demandent si nous sommes des cuirs. Je réponds par l'affirmative sans trop savoir ce que ça signifie. Nous passons sur la balance. J'apprends que nous sommes des welters mais qu'au vu de notre taille et de notre jeunesse nous sommes potentiellement des moyens, voir même des mi-lourds. Le hic dans cette affaire c'est l'accord des parents. J'ai tout juste seize ans et Patrick à peine quatorze. Heureusement que sur la paperasserie administrative la gymnastique et la boxe font pièce commune. Il suffit de rayer au crayon le mot boxe et rectifier le trait après avoir obtenu la signature de ma mère qui ne voit aucun inconvénient à ce que nous reprenions la Gym de compétition.

Ma rencontre à seize ans avec l'univers de la boxe est une date historique non pas pour moi mais pour le monde entier. C'était le vendredi 22 novembre 1963 jour de l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy. Cette année-là était la première d'une longue série de saisons passées au sein du COF pour Joachim Fernandez qui reprenait le club qu'entraînait son frère. J'ai appris plus tard que Néné, comme il l'appelait, passait la main pour des raisons de santé mais ne quittait pas le club pour autant. Il en devenait le président. Joachim qui venait de Caudéran apportait dans ses valises, ou du moins dans son sac de sport, une pléiade de boxeurs amateurs chevronnés et deux professionnels à l'avenir prometteur (Henri Feugas et Antoine Saez). Tout au long de ma vie la boxe me revient toujours comme un leitmotiv. Elle s'incruste dans mes dessins, mes photos, mes écrits. Une écriture en filigrane dans « **à l'aube du grand passage** » et bien plus directe dans « **Guernica** » un de mes romans publiés en 2004 aux éditions « Le manuscrit » et réédité en 2019 aux

éditions « Creat Space » qui fait la part belle à la boxe. Beaucoup y ont cru voir une autobiographie mais c'est une fiction, même si certains passages sont réalistes. Un auteur s'inspire toujours de sa propre expérience.



saison 1963/ 1964

Extrait de « **GUERNICA** » édition CFREAT SPACE 2019

J'entrevois mon adversaire à l'opposé, se dirigeant vers l'autre coin, sautillant, dansant, virevoltant, levant les bras comme un vainqueur, esquissant quelques enchainements dans le vide, haranguant la foule. Bateleur, castagneur du samedi soir, porte drapeau d'une minorité qui se défoule par procuration, il représentait tout ce que je n'aime pas chez un boxeur. Tout le monde n'est pas un Mohamed Ali ou un Salvador Dali. Il faut vraiment être le meilleur dans sa discipline pour faire passer les pitreries et les outrances sans tomber dans le ridicule. Le public aussi semblait dans le grotesque. Dans le brouhaha indescriptible d'une réunion de boxe il arrive aux acteurs de capter un mot isolé. Une phrase hostile. Une exhortation encourageante. Une voix qui se détache et qui vous atteint. Ce jour-là j'avais entendu un « Tue le ! » J'étais une victime expiatoire. Un faire-valoir pour faire mousser un pimpin à la gueule cassée. Le fasciés de méchant ne m'impressionnait pas. J'avais appris à me méfier des petites gueules

intactes. En principe quand après une vingtaine de combats la frimousse n'est pas déformée, c'est qu'on est soit un grand puncheur, soit un super technicien.

Heureusement les mentalités ont évolué. Le public n'est plus celui des décennies d'après-guerre. La boxe amateur s'est transformée au détriment du spectacle. Tant mieux pour l'intégrité des jeunes boxeurs. Aujourd'hui ce ne sont plus des gladiateurs mais des sportifs à part entière. Des sportifs suivis médicalement. Des sportifs à l'hygiène de vie irréprochable. Des sportifs qui s'affrontent dans une discipline qui longtemps a défrayé la chronique. Pour beaucoup de ses détracteurs il est inconcevable que des hommes puissent se porter sciemment des coups en toute connaissance de causes. C'est d'ailleurs ça le pigment de ce sport. C'est ce qui fait sa beauté.



Manzano vainqueur par KO



Jean et son large mais efficace crochet



Et même en la codifiant et en la réglementant à l'extrême la boxe déversera toujours son lot d'émotions aux spectateurs et aux protagonistes. Des protagonistes qui ont bien évolués. La boxe se pratique aussi au féminin. C'était impensable il y a quelques années. Et pourtant elles sont belles ces petites. Belles dans leurs gestes. Belles dans leur combativité. Belles dans leur mentalité. Elles n'ont rien à envier aux hommes dont beaucoup étaient réticents au début. Pour ma part j'ai immédiatement été séduit. Bravo les filles pour cet uppercut asséné aux idées reçues. Merci pour cette bouffée de fraîcheur qui réhabilite l'image des boxeurs caricaturée dans les sketches, les films et les romans. Une imagerie qui faisait partie d'un spectacle à une époque où public et organisateurs affectionnaient des surnoms aux goûts douteux. Il y avait des tueurs de géants, des bombardiers marocains, des assommeurs du massana et d'autres patronymes ronflants censés appâter la clientèle. C'était l'époque de la réclame. La publicité de nos jours est plus subtile mais pas moins racoleuse. Je sais de quoi je parle. Pendant plus de vingt ans j'ai travaillé dans ce milieu, tantôt à temps plein en tant qu'employé, tantôt en free-lance indépendant en complément d'autres activités. J'en fait mon métier. Un métier que j'ai appris sur le tas. Comme Victor je suis un pur autodidacte. Je n'ai jamais fait d'école de dessin et encore moins d'études littéraires. J'ai basculé dans la profession au hasard d'une

rencontre. Car les rencontres se font aussi en en dehors du ring. Celle que j'ai eu avec Guy De Franciosi, directeur du département régie conseil à l'agence Havas de Bordeaux, a transformé ma vie professionnelle, voir même ma vie tout court. J'étais jeune marié, j'avais vingt-deux ans et je venais de la métallurgie. J'étais ignare et néophyte. Il m'a fait confiance. Il m'a tout appris. Il m'a mis le pied à l'étrier. C'était un entraîneur d'homme. Et comme avec tout entraîneur il s'est instauré entre nous une relation forte. Que ce soit professionnellement ou sentimentalement je fonctionne à la confiance. Je me donne entièrement m'investissant à fond dans ce que j'ai entreprends. Je n'ai pas tout réussi, mais je ne regrette rien. C'est la vie. Une vie que Victor aimerait que je raconte. Je ne le ferai pas parce que c'est déjà fait dans **MEMOIRE DE JOURS** une autobiographie au tirage limité destinée post-mortem aux proches, à ma famille, mais surtout à mes enfants, petits-enfants, voir même mes arrières petits-enfants si la planète n'explose pas d'ici là.



Photo 1 : Guy Busquets saison 65/66

Photo2 : Guy Busquets dirigeant un entrainements salle Saint Augustin à Nice

Photo 3. : Guy Busquets remettant la coupe Téléfidel à Manzano

L'écriture a été pour moi comme pour beaucoup d'autre enfants d'après-guerre un moyen d'expression et de communication que les générations SMS et Facebook ne peuvent pas comprendre. Je devais avoir à peine dix-sept ans quand j'ai eu la surprise de découvrir dans les pages de sud-ouest un article sur la boxe que j'avais envoyé sans trop y croire. J'étais novice dans ce sport, mais le court plaidoyer que j'avais rédigé pour redorer son image avait séduit le comité de rédaction. Dans les années soixante un supplément double page écrit par les jeunes pour les jeunes paraissait le jeudi. Ça s'appelait 17/ 24 et correspondait à la tranche d'Age (17/24 ans) de ses lecteurs et de ses rédacteurs. J'ai eu la chance de pouvoir occasionnellement y écrire quelques lignes et côtoyer lors des

réunions de rédaction dirigés par Henri Amouroux, de futurs grands professionnels (Michel André, Jean pierre Rey) et notamment un lauréat du prix Albert-Londres (Jean Claude Guillebeaud). A cette époque j'étais apprenti chaudronnier au Port Autonome de Bordeaux. Un métier qui ne me passionnait pas mais qui m'a permis de découvrir le dessin industriel. J'aimais ça et je me débrouillais pas mal avec une gomme un crayon et un pimbe qui ne fonctionnait pas trop mal. J'ai toujours été un bon élève mais dans les années soixante quand on est le fils de réfugiés républico-espagnol-catalans on ne se destine pas à des études universitaires. L'entrée en apprentissage à l'âge de quatorze quinze ans était une normalité du *barrio* (quartier Jean Jaurès à dominante hispanique).

Les rencontres se font et se refont. Hasard ou coup de pouce du destin ? Coïncidence ou chance ? A Angoulême au début des années quatre-vingt j'ai de nouveau croisé le chemin d'un jeune boxeur de Cenon dont peut être se souvient Lacasa. Il était de Saint Serin sur l'Isle et venait spécialement de là-bas pour s'entraîner à Palmer. C'était Ravailh. Il n'avait, je crois me souvenir, qu'un seul combat à son actif. Par contre je me souviens très bien de son crève-cœur quand il annonça à Lacasa qu'il signait un contrat de footballeur professionnel à Angoulême, alors en seconde division, et qu'il devait arrêter la boxe.

Extrait de « mémoire de jours »

Je suis venu voir le job. Je suis resté. Le travail est dans mes cordes. Du moins dans mes pognes. Mon coup de patte à la fois technique et artistique a séduit les patrons de la télémécanique qui me confient le boulot de restauration de leur catalogue. Un gros boulot dont j'ignore la durée et qui nécessite un hébergement sur place. Je cherche un hôtel. Une recherche dans le centre-ville. Un centre où je croise coup sur coup une ouvrière de la télémécanique et Ravailh un pote de gymnase qui est devenu professionnel non pas en boxe mais en football. Ravailh, c'est un avant-centre pétri de qualités. Des qualités physiques et morales. Un moral de boxeur à défaut d'en avoir la rigueur. Il m'entraîne dans une virée où il me présente à ses connaissances. Et dieu sait qu'il en a. C'est une vedette locale. Une localité qu'il connaît comme sa poche. Des poches bien garnies au vu de son coupé, un petit bijou de voiture qu'il exhibe fièrement. C'est son symbole de réussite. Une réussite méritée. Je suis content pour lui. Pourvu que ça dure. Moi ça ne dure pas. Il me faut le quitter. Du moins pour ce soir. Je dois y aller. Je dois rejoindre le quartier de la gare où il m'a conseillé « Le Crabe ». C'est là qu'il s'était installé à son arrivée. Le conseil est bon. L'hôtel est propre à défaut d'être luxueux. Il me convient d'autant plus qu'il fait restaurant. J'opte pour une formule demi-pension à la semaine. Une formule souple. J'ignore la durée de mon boulot.

J'ai séjourné deux ans au Crabe faisant chaque week-end et parfois en semaine la navette entre Angoulême et Lormont où j'habitais à l'époque. Une époque que tous les passionnés de foot dont je suis vibraient pour

les girondins de Giresse Tigana Girard et tant d'autres noms qui valaient le déplacement. Il n'y a pas que la boxe dans le sport (ce n'est pas Lacasa que j'ai souvent croisé dans les travées du stade municipal qui me contredira) et comme dans ma vie professionnelle et sentimentale j'ai eu plusieurs passions. Des passions et des amours. Des amours et des ruptures. En 1977 à la suite de mon divorce je m'étais installé à Cenon ou je travaillais à la promotion et à la communication pour le groupe TSL (Téléfidel). Double rupture. Je profitais de la situation pour rompre la routine professionnelle et enfin assouvir un rêve de jeunesse. Je travaillais dans un petit journal comme homme à tout faire. Rédactionnel. Photos. Illustrations. Reportage. Je couvrais sous le couvert de pseudonymes les 75% du contenu du JOURNAL DES QUARTIERS un mensuel d'information bordelais à gros tirage à une époque où les bulletins municipaux étaient rares. Revenons à mon appartement cenonnais. Un appartement d'où j'apercevais le parc palmer et la salle de boxe. Juste un pas à franchir. Je connaissais Lacasa. Je connaissais le club en tant que spectateur de réunions où les boxeurs du cru affrontaient ceux de Biscaye Québec et autres régions. Je connaissais les boxeurs de ma génération (Manzano, Perez) qui venaient s'entraîner pour le plaisir.



Cenon saison 1977-1978 Guy Busquets debout à droite entre Gaétan et Bernard.

Je connaissais de vue les Contré Jean Gaétan Hernandez pour les avoir vus boxer. Je ne connaissais pas Germain Blaise, Messaoud, Delassus, Alain et Eric Jumeaux que je découvrais et pour qui j'éprouve énormément

d'amitié et de respect. Des jeunes boxeurs pétris de talent et de gentillesse que j'ai souvent recroisés par la suite, notamment sur les parcours de cross, les pistes d'athlétisme ou le bitume des rues. Un clin d'œil à la fratrie des Jumeaux avec qui nous avons partagé mes frères et moi pas mal d'épreuves pédestres.



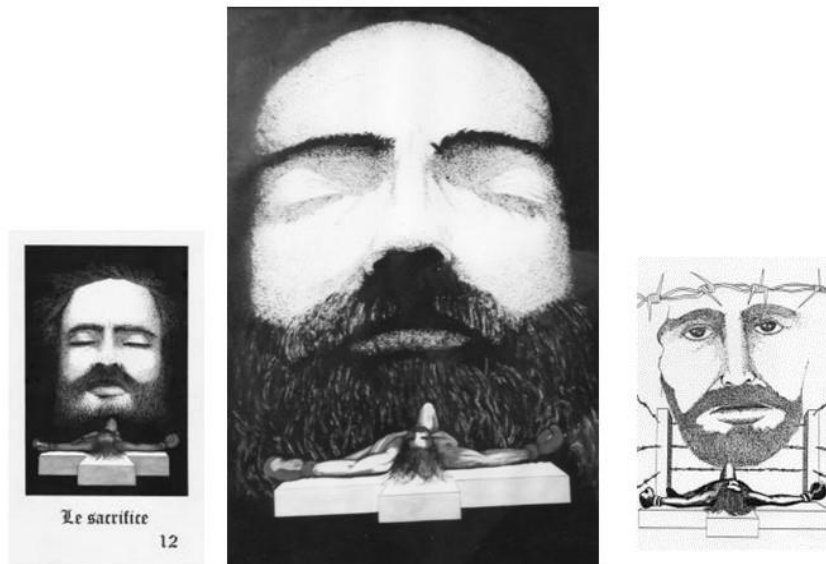
1982 : Départ du cross de Saint Emilion ou les frères Jumeaux côtoient les frères Busquets. (photo Jean Louis Duzer pour Sud Ouest)

Ma vie professionnelle tout comme ma vie sentimentale, m'a fait vadrouiller aux quatre coins de la France. Lors de mon séjour Niçois, à la fin des années soixante-dix, Jean Louis Moulia le beau-frère de mon amie de l'époque qui s'entraînait à Floirac avant son exil sur la côte d'azur fréquentait une petite salle de boxe du quartier ouest de Nice. C'est naturellement et sans arrière-pensées que je l'ai rejoint au Boxing Club de Saint Augustin où il s'entraînait à l'occasion. Le virus s'est réveillé. J'ai remis les gants. Des gants qui ne m'ont pas empêché de remettre les doigts dans l'engrenage. Aussitôt les présentations faites et à peine changé Tony Esposito l'entraîneur du club me teste auprès de Zaouri son boxeur vedette redoutable puncheur et gaucher de surcroit. Pendant l'assaut deux personnages que je n'avais pas vu venir s'invitent au bord du ring pour nous nous observer.

Extrait de « mémoire de jours »

C'est reparti pour un round où je n'ai pas besoin de forcer pour affirmer ma supériorité technique. J'ai suffisamment de métier et d'expérience pour contrôler mon adversaire et le faire travailler comme il se doit. C'est un bon exercice pour lui comme pour moi. Je suis venu pour ça. Je suis venu pour garder la forme et m'amuser. Du moins c'est ce que je crois. Les deux quidams qui sont dans la salle m'invitent à revoir ma position. Un cycle de formation pour l'obtention du diplôme fédéral de second degré d'entraîneur démarre à Saint Raphaël le week-end prochain et il reste une place. C'est une opportunité. Voir même un coup de chance. Il est très rare que Sylvestre Gaviano, le Directeur Technique Régional, se déplace dans un Club. Car c'est de lui qu'il s'agit. Pour mon premier contact avec la boxe azurée le hasard a bien fait les choses. Le hasard ou le destin ? Peu importe le nom, j'étais là au bon moment. Sylvestre Gaviano enregistre mon inscription pour un engagement de plusieurs week-ends consacrés à la formation au métier d'entraîneur.

J'ai pas mal vadrouillé dans mon existence mais je suis toujours revenu au pays. Quand on est originaire de la rive droite bordelaise on n'oublie jamais d'où on vient. On n'oublie jamais son accent. On n'oublie jamais ce parfum de banlieue qui s'accroche à la peau et au cœur. C'est à Cenon que j'ai atterri en dernier ressort. J'y réside depuis mille neuf cent quatre-vingt-quatorze aux côtés de mon épouse actuelle que je chéris plus que tout. Je suis un paisible retraité anonyme parmi les anonymes. Une retraite anticipée de deux années pour cause de maladie. Un coup du sort que j'ai surmonté. Un coup du sort qui m'a fait tirer un trait définitif sur ma vie professionnelle. Un coup du sort qui m'a permis lors de ma convalescence forcée en 2003 d'écrire coup sur coup **Guernica** et **La fille du Grand** deux romans publiés aux éditions du manuscrit et réédités aux éditions CREAT SPACE en 2019 et 2020 que vous pouvez retrouver sur le site AMAZON. J'ai arrêté le dessin, les photos, les expos mais pas l'écriture. Je continue à écrire par intermittence et par plaisir. J'ai très peu évoqué mes dessins mais je constate que l'un deux en particulier a fait l'objet de nombreuses versions. Je l'ai accommodé à l'encre de chine à la gouache à l'huile en tableau en illustration en affiche voir même en lame (la 12) dans un jeu de tarot. Ce dessin qui revient comme une rengaine illustre parfaitement l'influence inconsciente de la boxe quand on l'a pratiquée ne serait qu'en amateur.



- 1- Dessin encre et gouache 30x40cm adapté en lame de tarot (Tarots de Falanco)
- 2- Toile 50x 80 cm Exposition à l'art.o.bas en avril 2001.
- 3- Illustration plume et encre de chine d'un conte fantastique lauréat du prix des écrivains de province en 1983

J'ai été contraint en mille neuf cent quatre-vingt-dix à tirer un trait sur ma vie professionnelle et à repartir à zéro. Plus qu'à zéro. Au plus bas. Au bas de l'échelle. A l'entretien des locaux du Virgin Mégastore qui cette année-là ouvrait ses portes aux bordelais en mal de culture. Bien vite je débordais de mon cadre pour effectuer des extras (mais surtout des heures sup) dans les différents services. Mon passé artistique m'a amené à épauler occasionnellement le décorateur maison que j'ai par la suite remplacé. Ma polyvalence m'a permis d'éviter les nombreuses charrettes de licenciements qui ont jalonnées la vie du Virgin Mégastore, mais elle ne m'a pas empêchée de renouer avec la boxe. Quelques années après son ouverture j'ai retrouvé reconvertis en vigiles, Hernandez, Messaoud (frère) et quelques boxeurs pied-poings que j'avais rencontré dans un entrepôt floiracois aménagé en salle d'entraînement et qui étaient affectés à la sécurité du magasin par une société extérieure. Mais il n'y a pas que les boxeurs qui croisent ma route. Un jour, le directeur du Virgin Mégastore Alain Devesleer actuellement directeur général des girondins de bordeaux est venu me demander si c'était bien moi qui dans un lointain passé avait été boxeur et ensuite entraîneur. Un lunetier bordelais connu et reconnu m'avait reconnu. La boxe ne marque pas uniquement ceux qui la pratiquent, elle laisse aussi des traces dans les consciences de tous ceux qui l'approchent, la côtoient ou la supportent. Personne n'est indifférent à ces combats d'hommes à hommes. Passionnés et détracteurs ont toujours leur mot à dire et à redire sur le bienfondé de ce spectacle populaire où s'affrontent dans une violence réglementée la force physique et l'intelligence du geste.

